

mar 1977

*Cent unième*

LETTRE OUVERTE  
aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1977.

Mes chers confrères,

Décidément, le chiffre cent en impose. A la suite de ma centième missive, j'ai reçu des félicitations et même des fleurs dénuées de rhétorique, vraies pour tout dire. Je remercie les auteurs de leurs gentilleses, et même ceux qui se sont contentés de me féliciter en silence.

Ceci me rappelle une vieille histoire. Pour se débarrasser d'une manière élégante d'un mandataire politique perclus, courbé en deux et ne tenant plus ensemble que par des épingles de sûreté, comme je l'entendis dire, son parti organisa une grande fête d'hommage avec force discours, fleurs et cadeaux. Une vraie fête d'adieu. A la fin de la cérémonie, le vieil homme se leva, se redressa tant qu'il put, et d'une voix mouillée par l'émotion assura ses amis qu'il était prêt à remplir son mandat jusqu'à son dernier souffle.

Je ne sais pourquoi je vous raconte cette anecdote.

Sans doute à cause de ce mot fête arrivé par surprise sous ma plume, ai-je pensé aussitôt à la commémoration du 75e anniversaire de l'A.E.B. Craignant les émotions fortes, je n'y assistai point. Je n'en fus pas moins de cœur avec les protagonistes de cette brillante cérémonie. Les prouesses réalisées furent évoquées

sans fausse modestie, avec la fierté légitime du labeur accompli. Et quelle joie pour un écrivain de s'entendre dire que sa mission créatrice est « d'affirmer de plus en plus les vérités primordiales ». J'en ai eu le torse bombé d'orgueil. Quelle mission ! Quand les religions chancellent, quand le monde désabusé ne croit plus à rien, être commis à l'affirmation des vérités essentielles ! C'est formidable ! Aussi devant pareil destin rien ne me paraît plus justifié que les éloges prononcés par les différents orateurs. Il est particulièrement heureux que la cérémonie se soit déroulée à l'hôtel de ville dans la capitale de la Belgique branlante, le seul hâvre de nos lettres face à une Wallonie et à une Flandre sombrant dans l'apartheid.

Hors pair, le discours de Georges Sion, suave à son ordinaire. La compagnie dont il garde les secrets à titre perpétuel, est un éden où les membres font assaut de gentillesse. Pour y accéder, et ceci ravira les trois cents et quelques candidats virtuels, ni démarches, ni recommandations ! Seul le talent guide le choix. Oui, je sais, quelques mauvais esprits murmurent des noms fâcheusement oubliés. Et s'il n'y avait pas de places vacantes ? Qu'y faire si entretemps ces candidats sont morts ? Dans un bulletin récent de l'Académie, j'ai trouvé la confirmation de ce climat heureux. En accueillant un nouveau membre, Georges Sion, toujours aussi suave, brosse le même tableau enchanteur des séances académiques. Ce n'est pas à elles que Quinault aurait voué cet alexandrin : « Des charmes du sommeil j'ai peine à me défendre ».

Il n'en fut pas toujours ainsi. Dans le même bulletin, Robert Goffin nous apprend en effet que Louis Dumont-Wilden, aidé de quelques confrères, s'opposa non sans vigueur à l'élection de Maurice des Ombiaux et qu'il réussit à barrer l'accès du temple à cet éminent œnophile. Je vous signale en passant, à seule fin de servir l'histoire littéraire, que Robert Goffin a déjeuné en Amérique avec Jules Romains et qu'il a baisé la main de la comtesse Maeterlinck.

Connaissez-vous l'histoire de ce brave homme qui se disait un type dans le genre de Napoléon parce que sa femme se prénomait Joséphine ? Je me demande pourquoi je vous la raconte.



Un mot pour conclure. L'A.E.B. a le bonheur d'atteindre ses soixante-quinze ans sans heurts, sans conflits sérieux. Quand un membre trop excité se lance dans des critiques forcément incongrues, le conseil l'accueille dans son sein et tout rentre aussitôt dans l'ordre. Admirable sagesse !

Il y a peu, un bruit de bottes se fit entendre du côté de la Wallonie. Suivant l'exemple fameux des moutons de Panurge, les humains ont le goût de l'imitation. Or le monde entier conteste, par conséquent, il fallait contester, bouleverser l'ordre établi, ouvrir des voies nouvelles. Mais tout s'est apaisé et les bottes ne sont plus que des chaussons de lisières.

Au reste, la littérature se porte bien. Je lis assidûment de fluettes revues et nombre de jeunes poètes m'attendrissent. Jadis, je pense à mes débuts lointains, la critique maniait une férule sévère et nous étions ulcérés de sa criante injustice. Ces mœurs barbares ne sont plus. Aujourd'hui, tous sont égaux devant le génie. Les uns, restés fidèles à la petite fleur bleue, ont de grands ennuis avec leur cœur ; d'autres, soucieux d'un ésotérisme alambiqué, se moquent avec superbe de Stendhal qui disait : « Quand on a une mauvaise cause, il faut écrire en style obscur ». Ils ont raison, parce que le poète a toujours raison. N'est-il pas le héraut des « vérités essentielles » ?

ROGER AVERMAETE.



## MISE AU POINT

Pour avoir parlé incidemment du budget de l'Etat, d'aucuns veulent me pousser à poursuivre sur cette lancée. La raison? Parce que nos ministres, n'arrivant plus à nouer les deux bouts avec leurs 1.500.000 francs annuels, se sont octroyés une petite augmentation de quelque 100.000 francs. Alors quoi? Tout augmente: le coût de la vie, le chômage, les impôts, les dépenses de l'Etat, la dette publique. De plus, les ministres n'ont pas été augmentés, ils nous l'affirment la main sur le cœur, les chiffres ont été simplement arrondis. Nuance! La mesure prouve que leur optimisme foncier n'est entamé en rien et qu'à l'occasion ils soutiennent avec munificence tout effort susceptible de servir le prestige du pays. C'est ainsi que 60 millions de francs furent alloués pour réaliser un film sur Rubens. Hélas, les initiatives heureuses ne sont pas toujours récompensées. En l'occurrence, ce fut de l'avis unanime, le navet le plus monstrueux paru sur notre petit écran. Comme la qualité est souvent fonction de l'argent engagé, ne lésinez pas, Excellences, et donnez davantage. Notre honneur cinématographique est en jeu.

R.A.